

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 30

Artikel: Le cantonnier
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-202508>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER

Grand-Gêne, 11, La D.D. 10.

Montreux, Ger'ze, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Lmier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 45 cent. — Suisse: 20 cent.

Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Notre chef-d'œuvre national.

« L'abbaye des Vignerons est le résumé de tous nos divertissements rustiques et notre fête nationale. Probablement plus ancienne que les moines de Haut-Crêt, dont elle porte encore la devise sur sa bannière (*ora et labora*), puis retravaillée par l'esprit moderne, son cachet principal est pourtant celui du moyen-âge. On y sent ce même génie, à la fois populaire et possédé du besoin de l'infini, qui voulait donner à tout une réalisation visible et faire mouvoir dans chacune de ses œuvres, le monde entier. Elle ressemble en effet à un de ces drames que l'on appelait Mystères; mais c'est un mystère dont le sujet est l'existence de tout un peuple, et c'est ce peuple lui-même qui le joue, comme à Kussnacht on jouait le drame de la liberté...

» D'abord, simple réjouissance de vengeurs, l'Abbaye des Vignerons joignit à sa fête les divers travaux des champs et des montagnes, laboureurs, jardiniers, faneurs, moissonneurs, tonneliers, bergers, les divers états et les diverses scènes dont se compose la vie, l'histoire biblique et mythologique et les grands souvenirs des aïeux. Le moyen-âge avait beaucoup de fêtes de ce genre, mais le sujet de la nôtre nous appartient. S'il devait se trouver quelque part une véritable fête populaire de l'agriculture c'était chez nous; aussi n'en existe-t-il pas ailleurs qui ait ce caractère complet et patriotique... C'est notre renom, notre création propre, notre chef-d'œuvre national. Quel dommage donc de laisser se perdre une chose que l'on peut appeler inestimable à bien des égards! Quel sacrifice de le laisser périr sous l'effet de la stérilité de ses inventions nouvelles ou des préjugés de ceux qui l'attaquent avec une étroite, une aveugle austérité.

» Que les dépositaires de ce joyau nous le gardent donc bien. Une fête qui reproduise ainsi tout un aspect de la vie et qui réponde à tout un peuple, qui soit capable, suivant la vertu des arts, de l'élever et de l'unir, ne se commande pas. C'est une trouvaille que l'on ne fait que très à la longue et que l'on ne pourrait guère espérer de faire deux fois.»

JUSTE OLIVIER.

Pour le bon ordre.

Quelques jours à peine nous en séparant de la Fête des vigneronns et des moments où les rues de Vevey vont fourmiller de monde; on lira donc avec curiosité le document ci-après, qui montre comment, il y a près de cent ans, les autorités veveysannes organisaient la police durant la fameuse fête.

ORDRE DE POLICE

pour la Fête des Vignerons du 5 Aoust 1819.

Le Conseil Municipal de Vevey, dans le but d'assurer la tranquillité publique et de prévenir tous désordres ou accidens, lors de la célébration de la Fête des Vignerons du 5 Aoust prochain, avise le public, en général, des dispositions qu'il a cru convenable de prendre à cet effet.

1^o Une très forte garde militaire sera mise sur pied le Mercredi 4 Aoust prochain, à midi; elle continuera son service jusqu'au Vendredi 6, à la même heure. — Cette garde est commandée par M. Bur-

nat, Chef de Bataillon, qui organisera son service de la manière qu'il jugera la plus convenable au maintien de l'ordre.

2^o La veille de la fête, les pompes à feu seront disséminées dans les divers quartiers de la ville.

3^o Tous les propriétaires de maisons sont invités de veiller, tant dans leurs ménages que chez leurs locataires, à ce que les seilles et pierres soient remplies d'eau et qu'il n'y ait pas de négligences relativement au feu.

4^o Dès le 3, avant-veille de la fête, chacun aura soin de faire balayer la rue devant chez soi, d'en enlever les immondices et en général tout ce qui peut embarrasser, en quoi que ce soit, la voie publique. On devra s'assurer qu'il n'existe ni vase, ni entrepôt quelconque en saillie du front des maisons ou sur les fenêtres.

5^o Le jour de la fête, dès les six heures du matin, la circulation du bétail, des chevaux, chars, voitures, cabriolets, etc., autres que ceux qui figurent dans le cortège, est interdite dans toute la ville.

6^o Il est expressément défendu d'ouvrir les toits et de s'y placer, afin de prévenir les accidens graves que la chute des personnes ou des tuiles pourrait occasionner; ainsi que de monter sur les arbres et les fontaines.

7^o Les Parents sont instamment priés de surveiller leurs enfans, afin qu'ils ne s'exposent pas seuls dans la foule.

8^o Aucun échaffaudage de qu'elle (*sic*) nature qu'il soit, ne pourra être établi sur la place du marché, autre que les trois estrades dont le Conseil Municipal a permis la construction.

Le Conseil est persuadé que chacun se pénétrera de l'importance de cet ordre de police et s'empresera de s'y conformer.

Vevey, le 21 juillet 1819.

Au nom du Conseil Municipal,
Le Président de la Section de Police,
B. ROULET.

A côté du libretto de René Morax et de la partition de Gustave Doret, que tous sont impatientes d'applaudir, la Fête des vigneronns de 1905 a donné lieu à nombre de publications intéressantes dont il ne nous a pas encore été possible de parler. Signaux, entr'autres: *La Fête des vigneronns à Vevey*, Histoire d'une fête populaire, par Edouard Rod. Editeurs: Payot et Cie, à Lausanne, Société Klausfelder, à Vevey; l'*Album officiel*, illustrations artistiques de Bieler; éditeurs: Säuberlin et Pfeiffer, à Vevey; une élégante plaquette, signée Alfred Ceresole, et contenant plusieurs illustrations de la fête de 1889, éditeurs: Société Klausfelder, à Vevey, etc. Nous y reviendrons.

Malentendu.

Un jour, après une bataille,
Quatre chirurgiens charpentaient un blessé.
Tandis que le scalpel, dans la plaie enfoncée,
Le martyrise et le travaille:

— Courage, disaient-ils, enfin nous approchons.
— Ciel! cria le mourant, quelle est donc cette approche?
— C'est la balle que nous cherchons.

— Eh! que ne parliez-vous? La balle est dans ma poche.

A côté de l'amitié.

Un journaliste avait publié une critique très acerbe des œuvres d'un peintre, son ami.

Il écrivit quelque temps après à ce dernier:

« Mon cher. Tu as sans doute lu mes remarques sur tes œuvres. J'espère qu'elles n'apporteront aucun trouble dans nos relations d'amitié. »

« Mon cher, répondit le peintre, à notre première rencontre, je te casserai le nez. J'espère que cela n'apportera aucun trouble dans nos relations d'amitié. »

Tout compte fait.

L'homme dont la vie entière
Est de quatre-vingt quinze ans,
Dort le tiers de sa carrière;
C'est juste trente-deux ans.
Ajoutons, pour maladie,
Procès, voyages, accidens,
Au moins un quart de la vie,
C'est encore deux fois douze ans.
Par jour, deux heures d'études
Ou de travail font huit ans;
Noirs chagrins, inquiétudes,
Pour le double, font seize ans.
Pour affaires qu'on projette,
Demi-heure, encore deux ans.
Cinq quarts d'heure de toilette,
Barbe et cætera, cinq ans.
Par jour, pour manger et boire,
Deux heures nous donnent huit ans.
Cela porte le mémoire
A quatre-vingt quinze ans.

Le cantonnier.

Citadin, j'ai grand plaisir, parfois, à courir les routes, non point le dimanche, jour des « poussettes », des cyclistes et des bandes bruyantes, mais dans la semaine, un « jour ouvrier » quelconque, alors que les paysans et les vigneronns sont au champ et au parchet. La campagne vit et s'èmeut ainsi peuplée; elle donne davantage la sensation de l'effort et du but; elle provoque le respect de ceux qui la cultivent, et la terre paraît meilleure et bonne lorsque les « mottes » résonnent sous les coups du fossoir ou se brisent sous le soc de la char-rue.

Mais, en ces temps caniculaires, où « le soleil poudroie », où l'herbe jaunit, tandis que, sur la route, le moindre vent soulève des nuages de poussière, il est une catégorie de travailleurs dont j'admire la joyeuse endurance et l'égalité d'humeur.

Je veux parler des cantonniers.

Hâlés, brûlés, secs, sans souci de la chaleur suffoquante, sans souci de la poussière qui les aveugle et leur sèche le palais, pelle en mains — ou balai ou pioche — ils font leur besogne quotidienne, ininterrompue. Les piétons, les chars, les bicyclettes, les automobiles passent et repassent. Peu leur en chaut. C'est un surcroît de poussière, voilà tout. Et j'imagine que l'idée d'envier ces heureux, dont l'allure les étonne, ne leur vient même pas.

A quoi bon l'envie? A quoi bon le désir? A quoi bon la désillusion? Qui sait ce que cache ce luxe, cette aisance et ce bruit. Eux sont heureux. Certes, il est des jours difficiles. Il y a la maladie à craindre, pour soi ou pour les siens, celle-ci entraînant des dépenses supplé-

mentaires, celle-là entraînant, ce qui est pis, le chômage sans traitement. Car le maigre salaire journalier, gagné péniblement à la « sueur de leur front », c'est le cas de le dire, se change en zéro franc, zéro centime, lorsque les circonstances empêchent le cantonnier de « figurer » sur son chemin.

Alors même, ils sont gais et hilares. Je connais une équipe — ne précisons pas, car ces braves gens se fâcheraient — je connais donc une équipe de quatre hommes, qui me paraissent bien les plus joyeux travailleurs du monde. Certes, ils ne sont plus jeunes. Il y a dans le nombre deux barbes blanches et les deux autres camarades grisonnent. Mais la vieillesse n'a point abattu leur courage et c'est un grand plaisir de les voir travailler aussi bien que de les entendre deviser entr'eux.

Les vieilles anecdotes, les mots pour rire, les réminiscences d'autrefois, les souvenirs du service militaire, toutes ces choses qui sont la joie des jeunes et des vieux ne tarissent guère lorsque, la journée finie, avant d'aller manger la soupe, ils boivent un verre à l'auberge. Un verre bien gagné, sacrebleu !

Et cette équipe, que je cite parce qu'elle m'est familière, n'est point spéciale au coin particulier que je parcours d'ordinaire. Non, il en est d'autres semblables dans le canton. Beaucoup même, croyez-le bien.

Car le cantonnier, habitué à la vie, parfois solitaire, sous le soleil, la pluie, le vent ou la neige est devenu forcément un philosophe. Il n'a pas de système ou, plutôt, il a le meilleur des systèmes : celui qui proclame que la vie est bonne pour celui qui la prend comme elle vient, sans chercher l'irréalisable et sans se bercer de chimères. Il prend la vie, comme il prend le temps, soleil, pluie, vent ou neige ; sachant bien que se tourmenter est inutile et qu'il n'empêchera pas, par le souci et l'inquiétude, les nuages d'aller à droite ou de dévier à gauche.

Travaillons, prenons de la peine, telle est sa devise, et ce devoir accompli, le cantonnier est satisfait.

S'il est seul sur la route et qu'un passant lui adresse un bonjour gracieux, il le rend avec plaisir et s'en réjouit, car il aime les hommes et, comme pour le temps, il les prend ainsi qu'ils se présentent. — Il y en a des bons, il y en a des mauvais, il y en a des pis... Le bon Dieu choisira les siens, quant aux *crouïes*, qu'ils s'en tirent.

Et, sur cette pensée philosophique, il serre cordialement la main à ceux qui la lui offrent. Il ne dédaigne personne et ne méprise aucun. Le tableau de la route et de ceux qui la suivent, tableau bariolé, — où les riches succèdent aux miséreux, les honnêtes aux crapules, les bien portants aux estropiés — l'a cuirassé contre les préventions et les jugements téméraires. Il sait pertinemment « qu'il faut de tout pour faire un monde » et, tout en travaillant, il pense que, somme toute, le monde présent en vaut un autre.

LE PÈRE GRISE.

Une affaire d'Etat.

Dans le bureau du premier secrétaire d'une administration publique. Un huissier s'adresse à ce fonctionnaire :

— Mōsieu le chef de service vous demande à son domicile.

— Dites-lui que je ne puis quitter mon travail.

— Mais mōsieu le chef fait dire qu'il vous attend sans faute d'ici à un quart-d'heure.

— Impossible, encore une fois... Il sait bien que je ne puis lâcher la besogne qu'en cas de force majeure.

L'huissier, baissant la voix, de manière à n'être pas entendu des autres employés :

— C'est pour avoir votre avis sur son mousses !

— Ah ! diable ! pourquoi ne me disiez-vous pas tout de suite qu'il s'agissait d'une affaire d'Etat !... J'y cours.

L'esprit romand. — Un trait essentiel de notre esprit national — et qu'on n'a point assez noté jusqu'à présent — c'est la concorde, l'harmonie presque parfaite chez nos littérateurs, de l'écrivain et de l'homme. Très peu de pose littéraire et beaucoup de sérieux. Décidément, la terre romande n'est point celle du décadentisme, de la religion des cloches ou du satanisme. Tant mieux ! J. DUPLAIN

Un pays pour les voleurs. — On parle beaucoup de voleurs, ces temps-ci. C'est donc sujet de rappeler cette anecdote, racontée il y a près d'un siècle, par un voyageur, dans une relation de course au Gessenay.

« Des voleurs étrangers au pays avaient pillé une ferme écartée ; ils furent pris sur le fait. Tandis que le mari allait chercher main-forte, la femme, assistée d'un parent, fut chargée de veiller sur eux. La force militaire, qui n'est composée pour tout le Gessenay que d'un seul homme, avec une longue barbe pour tout uniforme, arrive et trouve les brigands assis à table, et la femme qui les servait :

— Que voulez-vous, dit-elle, ces « bonnes » gens avaient si faim !

Guignol.

A mon frère.

Sur la grande place du village, c'était la fête, l'autre jour.

Autour de la vaste cantine, toujours pleine de monde, — comme toutes les cantines — les baraques foraines étalaient leur luxe fictif et prétentieux dans la bizarre hiérarchie du hasard. Il y avait d'abord un carrousel à vapeur ; celui-là semblait vouloir tout accaparer avec le fortissimo ininterrompu de ses nouveautés musicales. Puis, près de lui, un cinématographe où l'on pouvait voir les derniers événements sensationnels. Ensuite, venait la procession inévitable des tirs mécaniques, des massacres et des mar chands de pains d'épices. Enfin, tout au bout de la place de fête, une petite baraque, la dernière : c'était le « Grand Théâtre Guignol ».

Il semblait un peu vous dire, avec ses dorures dégradées et pâlies, qu'il avait connu des jours meilleurs, le « Grand Théâtre ». Il avait l'aspect lamentable et triste des joujoux abandonnés, que l'on retrouve un beau jour au fond d'une armoire...

Sur une estrade chancelante, un homme, plus très jeune, — c'était le directeur — annonçait justement une « grande » représentation. Il faisait son boniment avec la chaleur d'un convaincu ; il y mettait tout son cœur, toute son éloquence, tantôt persuasive, parfois même un peu suppliante. Dame ! les temps étaient durs pour lui, et la concurrence impitoyable ! Il fallait se démener ! Mais le pauvre homme avait beau annoncer un spectacle entièrement nouveau, les gens petits et grands passaient indifférents. Ils trouvaient probablement Guignol bien démodé, bien vieux, et s'en allaient chercher ailleurs des émotions plus fortes, plus modernes.

Moi, je suis allé voir Guignol. On payait quatre sous et on était assis. Nous étions en tout une dizaine de personnes. D'enfants, point. J'avais devant moi un petit paysan bien vieux, bien ridé, assis auprès d'une petite vieille, son épouse. Ils avaient voulu revoir Guignol, comme ils l'avaient vu étant gamins, par ce respect touchant du passé qui existe dans les âmes les plus simples.

Brave Guignol ! J'ai éprouvé à le revoir un plaisir sans mélange. Il me semblait retrouver un vieil ami perdu de vue depuis bien long-

temps. Il n'avait pas changé, Guignol. Il était bien toujours le même farceur aux yeux vitreux et au nez tors, toujours aux aguets des niches à faire et des coups à donner.

Pour nous, Guignol était un héros. Il personnifiait vaguement à nos yeux la lutte du petit contre le grand, du faible contre le fort, du bon contre le méchant. Et, comme autrefois, il avait des démêlés passionnants avec la police, le diable, les voisins, avec n'importe qui. C'étaient des intrigues fantastiques et obscures, qui avaient toujours l'immense avantage de finir par des coups. Alors, venaient les luttes homériques entre les acteurs armés de gourdins plus gros qu'eux, de sabres ou de cassolettes monumentales.

Un même personnage sortait toujours vainqueur de ces batailles. C'était le légendaire Guignol ! Il nous semblait alors nimbé d'une auréole de gloire...

Elle ne jouait pas mal du tout, la petite troupe du Grand Théâtre. Les rôles étaient bien tenus ; les réparties et les coups portaient comme des fusées. Devant moi, les deux petits vieux riaient, riaient de ce bon rire profond et sincère qui réchauffe ceux qui l'entendent. Gagné à mon tour, je risais aussi à faire bisquer un vaudevilliste.

Plus tard, j'ai repassé devant la baraque. Le directeur était de nouveau sur sa petite estrade, dévidant le même boniment de sa voix vieillotte et fatiguée. Un moment il s'arrêta, à bout de souffle et à bout d'arguments, et regarda lentement autour de lui. Ses bancs étaient vides : personne n'était venu ; personne ne viendrait. Dans la lutte contre les autres, là-bas, il n'était pas le plus fort, il le savait bien... Et l'impresario des pantins fantastiques regardait tristement la foule bariolée qui se ruait sur le carrousel à vapeur, qui faisait queue aux portes du cinématographe. Peut-être pensait-il à l'âge d'or où les petits gosses, moins blasés qu'aujourd'hui, s'en allaient joyeux et enthousiastes applaudir Guignol ?

Maintenant, hélas, Guignol a trop d'ennemis ; il tombe, comme un monarque qui a fini son règne. Bientôt même peut-être ne sera-t-il plus qu'un souvenir ?

Pauvre Guignol ! Comme c'est triste, n'est-ce pas d'assister à sa propre déchéance !

H. S.

Construction économique. — M. L... a l'épiderme peu sensible. Il semble même qu'il ne lui déplaise pas qu'on dise du mal de lui.

Aussi, un de ses excellents amis disait-il de lui, en contemplant le superbe hôtel qu'il venait de se faire construire :

— Il a bâti sa maison avec les pierres qu'on a jetées dans son jardin.

Distinction. — Une jeune mariée, après bien des recherches, a choisi sa première cuisinière.

Celle-ci a une langue qui, en quinze jours, a mis la maison sens dessus-dessous.

— En vérité, je ne vous comprends pas, hasarde timidement sa maîtresse, quel besoin avez-vous de médire ainsi de tous ceux qui ont le dos tourné ?

— Ah ! voilà ; madame me permettra de lui dire que jamais je ne me permets de dire du mal des gens devant eux.

Mélez-vous des gentianes.

Quelle fleur plus délicieuse que la petite gentiane bleue de nos pâturages !

Trois amis avaient fait une excursion dans nos montagnes. Au retour, ils s'arrêtèrent chez un pasteur, parent de l'un d'eux.

Le pasteur, très austère — trop austère — les reçoit... poliment.